

→ BIOLOGIE

Le gène généreux

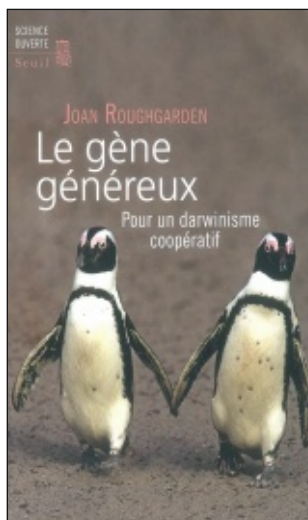
Joan Roughgarden

Seuil, 2012

[320 pages, 24 euros].

Une théorie scientifique ne rend jamais compte de la totalité d'un champ de connaissance. La théorie darwinienne de la sélection naturelle, qui repose sur la compétition pour la survie des plus aptes, est très utile à la compréhension de l'évolution. Celle de la sélection sexuelle, qui veut qu'une compétition existe aussi dans le choix des partenaires sexuels, a été très exploitée, mais, comme le fait remarquer l'auteur, reste insuffisante pour expliquer la genèse des comportements les plus complexes, notamment dans les sociétés animales.

Darwin l'avait d'ailleurs constaté lui-même, en récusant par avance l'application de ses thèses au fonctionnement des sociétés humaines (notamment dans ce que l'on a appelé le « darwinisme social »). L'auteur étend ici cette importante réserve de Darwin à l'ensemble des sociétés animales.



Car si certains modèles, souvent limités par leur réductionnisme mécaniste abusif (tels les modèles dits « sociobiologiques », pour qui la survie des gènes est le seul mécanisme pris en compte), ont pu être construits sur le « gène égoïste », des modèles beaucoup plus fructueux peuvent dériver de la métaphore que l'auteur propose dans son titre du « gène généreux ». Ainsi, une « sélection sociale » peut se faire, qui met « les gènes à distance du comportement » et qui, faisant appel à des mécanismes plus intégrés et plus plastiques (de lecture parfois ardue), donne un net bénéfice évolutif à ceux des animaux qui coopèrent, pour attraper une proie ou pour protéger leur progéniture contre des prédateurs, ou à ceux qui, chez les oiseaux, adoptent l'option « offerte au mâle d'aider la femelle au nid, [qui] lui [permet] de pondre huit œufs » au lieu de trois. L'ouvrage regorge d'exemples concrets de ce type, qui démontrent le bénéfice évolutif de la coopération sociale.

« Je suis convaincue [...] que la sélection sexuelle est complètement sur une fausse piste », dit l'auteur. Mais si une théorie scientifique ne rend jamais compte de la totalité d'un champ de connaissance, il en est de même de la théorie qu'elle propose. Si je crois, pour ma part, que l'hypothèse d'un darwinisme coopératif apporte beaucoup à la compréhension de l'évolution des sociétés, je ne crois pas qu'elle amène à complètement rejeter la théorie de la sélection sexuelle, mais seulement à la nuancer et à la compléter heureusement.

À côté de la coopération et du « gène généreux » sur lesquels l'auteur insiste avec pertinence, il reste à mon avis (aussi) de la place dans l'évolution pour

« l'égoïsme, la tromperie et la hiérarchie génétique » !

→ Georges Chapouthier

Centre Émotion, USR 3246,
La Pitié-Salpêtrière, Paris

→ SCIENCES SOCIALES

L'idée même de richesse

Alain Caillé

La Découverte, 2012

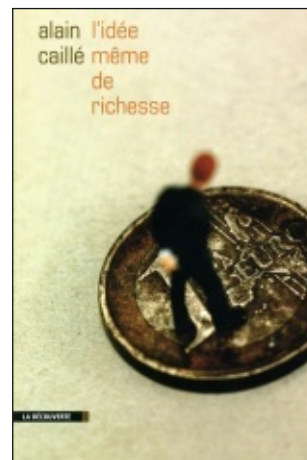
[143 pages, 12 euros].

La richesse a été généralement un objet de réflexions plus ou moins théoriques et idéologiques. Elle reste encore un sujet de questionnement très vivace de nos jours depuis la crise des subprimes en 2008. Dans son livre, Alain Caillé, professeur de sociologie et directeur du Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales (MAUSS), explore ce qui se cache sous la notion de la richesse. Il s'interroge non plus sur la richesse proprement économique et monétaire, mais plus largement sur celle de la richesse sociale. Selon lui, ce qui rend particulièrement difficile la discussion autour de l'idée de richesse est la possibilité d'élaborer des indicateurs appropriés.

Les indicateurs actuels censés rendre compte de la richesse, le produit intérieur brut (PIB) ou encore les indicateurs dits « alternatifs », qui prennent en considération des richesses sociales et environnementales, sont insuffisants, car ils restent des indicateurs de natures macroéconomiques et quantitatives. Les nouveaux indicateurs de richesses non exclusivement marchandes, fournis par exemple par la commission Stiglitz, persistent à analyser la richesse au moyen d'indicateurs chiffrés.

De plus, la face cachée de la richesse monétaire vient, selon l'auteur, des notions aristotéliennes

imparfaites de valeur d'usage et valeur d'échange. Il préférera à ces dernières d'autres notions plus à même de reconsidérer l'importance sociale de la richesse : la valeur du lien, support du don, et la



valeur de la renommée, affirmation de notre valeur sociale. Selon A. Caillé, adepte de la théorisation du don et de l'interprétation maussienne en sciences sociales, la véritable richesse serait plutôt de l'ordre de la gratuité et de la grâce et non de celle de la nécessité. Ce type de richesse se rencontre plus spécifiquement dans le monde de l'économie sociale où les acteurs sont mus par des motivations intrinsèques. Ce livre fait suite, en effet, à des travaux de recherche susceptible de guider les mutuelles, les coopératives ou les associations, qui sont plus à même de produire de la richesse gratuite et de la valeur sociale. Comme l'auteur le souligne lui-même, ce livre présente en fin de compte un messianisme proprement politique, « le convivialisme », dépassant ainsi les doctrines politiques actuelles tels le libéralisme ou le socialisme. Le parti pris méthodologique est de partir d'un modèle idéal qui reste à créer.

→ Valérie Lécrivain

Lab. d'anthropologie sociale, Paris